

RENVOYÉ LA BALLE



La jeune dame exaspérée. — Ah ! ça ! Il y a une de nous deux qui est idiote.
La cuisinière. — Madame est trop particulière en tout pour avoir choisi une cuisinière idiote.

Des débris de cervelle éclaboussaient les murailles, tachaient de rouge les uniformes blancs chamarrés d'or.

— A vous, maintenant ! clama Catulla.

Alors, d'un coup de sabre, vite il trancha les liens de Marius qui délia les autres et leur jeta des sabres aux poings.

Au dehors, le tumulte grandissait : le colonel qui avait pu sauter par la fenêtre ralliait ses hommes dans la cour. Déjà des coups ébranlaient la porte.

— C'est solide, allez ! ricana le colosse.

Et comme deux soldats escaladaient la fenêtre, d'un coup de son pied de table il leur broya la tête.

Ils se préparaient à s'élancer au dehors quand soudain Marius se retourna :

— T'en avais donc oublié un ! fit-il en montrant du doigt l'émigré debout dans un coin.

— Ah ! c'est vrai... fit indifféremment Catulla. Ah, bien ! tuo-le.

Marius s'élança le sabre haut.

L'émigré, l'épée nue à la main, l'attendit sans broncher. D'un moulinet, le dragon fit sauter son arme qu'il brisa sur ses genoux, puis, se dressant devant le gentilhomme, à toute volée il le souffleta...

SOULIERS BRUYANTS



Monsieur Olympien. — Ah oui ! Parce que je ne puis pas empêcher mes chaussures de faire du bruit, vous allez prétendre que je suis encore entré ivre !

La belle-mère. — Savez-vous quand ils font le plus de bruit, vos souliers, c'est quand je les trouve, comme ce matin, sur le perron.

LE SAMEDI

Maintenant les dragons se ruaient dans la cour. Sabre en main, dans une trouée splendide, où un homme seulement se perdit, ils atteignirent les chevaux.

Pourtant les troupes se massaient autour d'eux. Sur un mot du colonel, la lourde porte de la cour venait de se refermer.

Pour sortir, il fallait passer sur le corps d'un régiment.

Comprenant qu'ils allaient mourir, du sabre, les dragons saluèrent la Patrie, là-bas au-delà des murs, puis se ruèrent vers la porte.

— Vive la Nation !

Penchés sur leurs chevaux, ils sabraient avec rage dans le tas. Six cents cavaliers les entouraient.

Un contre cent !

Alors, d'un sublime élan, pris d'une folie héroïque, à pleins poumons, ils entonnèrent la *Marseillaise* !

Ils chantaient, ivres de bruit, se grisaient des mots de Liberté, de Gloire et de Combats !

Comme un suprême défi à des esclaves, eux, les hommes libres, clamaient la mort des tyrans.

Et ils faisaient merveille, ces moissonneurs d'hommes !

Ils rêvaient peut-être qu'ils étaient encore là-bas, au champ paternel, et qu'ils fauchaient des épis mûrs...

Catulla — l'Homme-Canon — avait gardé son pied de table. Il pesait bien trente livres et il frappait avec en cadence, mesurant les coups à la note.

Marius comptait ceux qu'il tuait :

— Quatre... cinq... six...

Pourtant, pressés, acculés, malgré les terribles moulinets de leurs lattes, leur nombre diminuait. Maintenant on les fusillait à bout portant. Soudain Marius disparut entraîné par son cheval. Ils restèrent trois : Catulla et deux dragons.

Et dans le cliquetis des armes, au milieu des coups de feu, l'hymne héroïque continua. Poussé par trois poitrines, le chant sacré s'enflait, prenait des ailes. Il planait, dominant le tumulte, emplissait la cour d'une clameur formidable qu'accompagnaient les râles des mourants.

...Brusquement, il se fit un grand silence, puis soudain, comme par un suprême effort, avec des halètements semblables à un soufflet de forge, les dernières strophes montèrent dans la nuit :

*"Nous entrèrions dans la carrière
 Quand nos aînés n'y seront plus."*

Le colonel rentra très pâle dans la cuisine de la ferme. Le marquis était à la croisée. Il se mit à côté et ils regardaient ensemble :

Tout au fond de la cour éclairée par des torches, sur un entassement d'hommes et de chevaux, un homme se battait encore en démon, envoyant comme un défilé farouche les dernières paroles de l'hymne de la Liberté :

*"Nous aurons le sublime orgueil
 De les venger ou de les suivre !"*

Une nuée de balles le cribla. Il brandit encore sa massue et s'écroula d'une pièce, râlant :

— Vive la Nation !...

Et tandis que la dernière note s'éteignait dans la nuit, le colonel autrichien, plus blanc que son uniforme, se retourna vers le marquis en bégayant :

— Quels hommes ! nous ne les vaincrons jamais !

Alors, accroupi sur le sol, la tête cachée dans ses mains, les yeux fixés sur son épée brisée, la joue rouge encore du soufflet reçu, l'émigré pleura.

LUDOVIC DE BURGÈS.
(Journal du Soldat.)

PAS DE SCANDALE

— John, quand nous serons rendus dans le train, ne m'ôte pas ton chapeau, et ne m'embrasse pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les gens croient que nous ne sommes pas mariés.

GUÉRI DU CLUB

Au club St-Denis :

Le grand veilleur. — J'abandonne le club.

Un confrère. — Pourquoi cela ?

Le grand veilleur. — Voici ce que j'ai trouvé à la maison : " Mon cher vieux, quand tu arriveras du club, ce soir, laisse donc la clef sous le tapis du perron, pour que je puisse entrer..."

" Ta chouette."

LES EXTREMITÉS A CRAINDRE



Alfred. — Ainsi, il va falloir que j'aille parler à votre père ?

Hélène. — Absolument, c'est la tête de la famille.

Alfred. — Ce n'est pas de la tête que j'ai peur, c'est du pied.

THEATRE ROYAL

La pièce, qui tient l'affiche cette semaine à ce théâtre, a pour titre : " McFadden's Elopement." Cette pièce est des plus amusantes ; c'est une nouvelle comédie-farce de Frank Dumont, auteur bien connu dans ce genre d'amusement.

Mr John Kernell, qui tient le rôle principal, le remplit à merveille et est très bien secondé par MM. Dan Waldron, Richard P. Crolius, Mort. Emerson et Charles Emmonds. John Terry chante de très jolies chansons et Clara Knott fait une soubrette accomplie. Delles, Beatrice Norman, Emily Vivian, Tillie Barnum et Julia Emmonds sont des comédiennes bien connues et s'acquittent admirablement de leurs différents rôles. Les dernières représentations auront lieu samedi après midi et soir.

La semaine prochaine : " The Prodigal Father."